

MACHA MÉRIL

Vania, Vassia
et la fille de Vassia



LIANA LEVI

Émissions radio et télé

France 3 « JT 19/20 Paris Ile-de-France » par Jean-Noël Mirande, 28 février 2020 :
[<https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/emissions/jt-1920-paris-ile-de-france>] (à 00 : 40)

RT France « Interdit d'interdire / Culture : numéro 123 » par Frédéric Taddei, 28 février 2020 : [<https://francais.rt.com/magazines/interdit-d-interdire/71920-culture-numero-123>]

Macha Méril signe un récit inspiré de sa vie, fille d'aristocrates russes venus en France après la Révolution de 1917. Une saga que l'a poussée à écrire son mari, Michel Legrand.

«Mon roman est un hymne à l'émigration»

PASCALLE FREY, PARIS

Elle a l'enthousiasme communicatif, peut-être le secret de sa jeunesse éternelle. Alors que, même si elle ne semble pas être plus que sexagénaire elle attaque allègrement l'année de ses 80 ans, Macha Méril publie un roman non pas autobiographique, mais plutôt inspiré de ce qu'elle est, l'histoire d'une jeune fille qui grandit au sein d'une famille russe ayant fui à la Révolution, et s'intègre dans son pays d'adoption, la France, jusqu'à franchir toutes les étapes de l'ascension sociale. Ce récit, c'est son mari Michel Legrand qui l'a poussée à l'écrire. Il a pu en lire les cent premières pages... Rencontre avec Marie-Madeleine Gagarine, princesse russe devenue Macha Méril. Toute d'orange vêtue, l'actrice est une vraie cure de vitamine.

Comment en êtes-vous arrivée à écrire ce roman?

C'est mon 25e livre. Lorsque après mon bac, j'ai commencé des études de lettres à la Sorbonne, je rêvais déjà d'écriture, mais très vite, le cinéma m'a attrapée. Mes parents, qui étaient issus de la noblesse russe, ont dû devenir horticulteurs. Et nous étions tellement pauvres que j'ai laissé tomber l'université et saisi l'occasion de gagner ma vie. Le premier film dans lequel j'ai tourné en 1959 était aussi le premier d'Éric Rohmer; il s'agissait d'un petit rôle dans «Le signe du Lion». À l'époque, il se passait des choses extraordinaires, Saint-Germain bouillonnait et pour moi la littérature

n'était jamais loin, comme une sorte de rêve. Plus tard, à 40 ans, j'ai découvert le théâtre. J'ai joué une pièce de Loleh Bellon avec Pierre Arditi, «L'éloignement», et j'ai eu une espèce de révélation. Au cinéma, on est cambriolé, en quelque sorte, tout est lié à la photogénie, et après le metteur en scène peut décider de couper, d'inverser des scènes, etc. Comme disait Louis Jouvet, «au théâtre on joue, au cinéma on a joué». Et puis il y a l'inévitable question du vieillissement, au cinéma, qui m'a poussée à créer le mouvement des Cinquantièmes Jubilantes, réunissant toutes les filles de la Nouvelle Vague qui se retrouvaient désormais sans rôle! C'est à peu près au même moment que j'ai commencé à écrire.

Vous avez emprunté des chemins détournés pour arriver au roman.

J'ai effectivement commencé par des livres de cuisine! C'est un excellent exercice, car il faut à la fois être précis et écrire de telle manière qu'on ait envie de vous lire. J'avais vécu en Italie une dizaine d'années. Lorsque j'ai divorcé, je suis rentrée en France. À l'époque, la cuisine italienne n'était pas aussi populaire qu'aujourd'hui, et j'ai publié «Joyeuses pâtes». J'avais disparu des écrans de cinéma, il me fallait une arme de conquête pour revenir. Trois autres livres ont suivi.

Il me semble, de toute manière, que vous avez toujours été extrêmement polyvalente! C'est vrai qu'après mes débuts au cinéma, j'ai filé aux États-Unis où j'ai travaillé un temps

comme assistante du photographe Richard Avedon, pour le magazine «Harper's Bazaar» et pour l'aider dans la réalisation de son livre, «Observations». J'en ai profité pour prendre des cours à l'Actors Studio. J'ai tourné un film avec Dean Martin, mais j'ai détesté Hollywood. Aussi n'ai-je pas hésité lorsque Nina Compанееz m'a téléphoné pour me demander de jouer la petite sœur de Marina Vlady dans un film de Michel Deville, «Adorable menteuse».

Mais revenons-en aux livres.

Après les ouvrages de cuisine, j'ai enchaîné avec des livres autobiographiques, puis des petits romans, «L'arithmétique de la chair», «Love baba». Mais on me sollicitait pour écrire sur ma famille... Quand j'ai retrouvé Michel Legrand, cinquante ans après notre première rencontre, il m'a beaucoup poussée à aller au bout de ce projet. Il aimait vivre avec une femme qui faisait des choses. Toutes les semaines, il me demandait si j'écrivais. Il attendait quelque chose de moi. Dans l'amour, on veut le bonheur de l'autre, mais aussi répondre à ses attentes. L'amour est un merveilleux tremplin. Et le déclin s'est produit un soir. Michel revenait d'un concert à la Philharmonie de Paris, dont nous pensions que c'était le dernier car il était très fatigué. Il m'a dit: «Tu sais, j'ai pu tout jouer.» J'étais tellement heureuse pour lui. Dans la nuit, j'ai eu l'idée de choisir comme héroïne une fille de cosaque, une communauté où la discipline militaire et la pudeur régnaient, comme la tradition,



Macha Méril, dont c'est le 25e ouvrage, a commencé par écrire des livres de cuisine. «Un excellent exercice», assure-t-elle.

Eric Gaillard/Reuters

d'ailleurs. Mon roman est un hymne à l'émigration et à la méritocratie. J'ai décidé de mêler la grande et la petite histoire, à partir des années 50, j'ai puisé dans mes souvenirs personnels. J'ai travaillé avec un historien pour que ce soit impeccable. Et j'ai réalisé qu'avec la forme romanesque, on pouvait dire des choses beaucoup plus fortes que dans une autobiographie. L'Histoire est faite de vies, de chair, d'amour, de sang. On sent la souffrance de mes personnages, mais je ne voulais pas que ce soit larmoyant.

Que représente la littérature pour vous?

Elle doit nous embarquer dans des mondes meilleurs, dans quelque chose de plus grand que la vie. Ce récit, je l'ai écrit au chevet de Michel, il a pu en lire les cent premières pages, il était très content pour moi. «Vania, Vassia et la fille de Vassia» est aussi une déclaration d'amour à Michel, à la vie.

Est-ce que cela vous a redonné le goût de l'écriture?

Que va-t-il m'arriver? Je suis très curieuse de ma propre vie. Est-ce que cela ouvre quelque chose? Je verrai l'accueil qui me sera fait. Je ne dételle pas du théâtre. Et puis j'ai le projet que j'avais avec Michel, des inédits dont j'ai écrit les textes et lui la musique... Je déteste le corporatisme, je refuse de choisir: je suis une femme qui écrit, qui fait la cuisine, qui a des amants et qui joue la comédie!



À LIRE

«Vania, Vassia et la fille de Vassia», Macha Méril, Éd. Liana Levi, 344 p. En librairie le 5 mars.

Une jeune ambitieuse dans le XXe siècle

Les parents de Macha Méril, lorsqu'ils ont dû quitter la Russie quand la Révolution de 1917 a éclaté, ont été obligés de tout laisser derrière eux. Libres mais pauvres, ils n'ont eu de cesse de s'intégrer, de devenir Français. Ce qui n'est pas le cas de cette famille de cosaques que l'on suit dans «Vania, Vassia et la fille de Vassia», débarqués en Corrèze, très nostalgiques de leur Russie natale, qui tentent d'y recréer une petite communauté, vivant pour ainsi dire en autarcie. La Seconde Guerre arrive, et c'est pour certains d'entre eux le déchirement: faut-il se battre contre Hitler ou s'engager à ses côtés parce qu'il serait le seul, pensent-ils, capable d'arrêter Staline?

Mais Macha Méril raconte aussi et surtout l'ascension de la jeune et sédui-

sante Sonia, nourrie d'ambitions, remarquablement intelligente, qui veut profiter de ce que la France a à lui offrir. Elle a la chance de croiser sur son chemin une famille fortunée qui la prend sous son aile et la poussera à faire des études: Sciences Po, l'ENA, elle se lance dans tout ce qui peut l'élever intellectuellement et socialement, avant de s'engager aux côtés de Pierre Mendès France. À travers cette destinée, c'est toute l'histoire de la France du XXe siècle, avec des incursions en Europe et aux États-Unis, que nous raconte Macha Méril d'une plume passionnée: la guerre, l'après-guerre, Mai-68, l'élection de François Mitterrand, la chute du mur de Berlin. C'est ce que l'on appelle une saga. Qui pourrait bien devenir un film...



QUARTIERS LIBRES / À L'AFFICHE



CINÉMA ET LITTÉRATURE

MACHA MÉRIL, AU NOM DE LA RUSSIE ÉTERNELLE

La comédienne signe un superbe roman « russe » sur une famille cosaque émigrée en France après 1917 et plongée dans les tourbillons de l'histoire de son pays d'accueil.

Pour sa sixième édition, en cette année des « Saisons russes », le Festival du film russe de Paris (1) s'est trouvé une marraine de choix : Macha Méril. Entre une soirée hommage à Sergueï Bodrov (*Le Prisonnier du Caucase, Mongol...*), une présentation (en sa présence) de l'œuvre d'Alexandre Sokourov (*Moloch, L'Arche russe...*), des projections de films en compétition sous l'arbitrage d'Emmanuel Carrère et une carte blanche à Mosfilm, la comédienne viendra, le 4 mars, au cinéma Le Balzac, présenter son beau roman, *Vania, Vassia et la fille de Vassia* (2).

Dense, échevelé, ambitieux, ce roman d'aventures plein de bruit, de fureur et de passion suit les destins de deux cosaques et de la fille de l'un d'eux dans la France du XX^e siècle. La comédienne en profite pour brosser un tableau minutieux et flamboyant des émigrés russes partagés entre leur nostalgie pour un pays englouti depuis 1917 sous une couverture rouge sang, le désir intense chez certains de débarrasser leur patrie du communisme (jusqu'à s'engager

auprès de l'armée allemande derrière le général Vlassov entre 1941 et 1944...) et la soif d'intégration et de réussite dans le pays qui les a accueillis.

Entre un élevage de chevaux en Corrèze, de beaux appartements parisiens, le Raspoutine, des banquettes de taxis fatiguées comme leurs chauffeurs, on croise Kessel, Gary, de Gaulle, Mendès France, Cohn-Bendit, Mitterrand. On jubile surtout devant la confirmation du talent de la veuve de Michel Legrand pour chanter, mieux que personne, ce sentiment que Russes et Français partagent et échangent avec la même fougue, dans la vie comme dans les arts : l'amour.

Ou plutôt : l'amour fou.

Jean-Christophe Buisson



(1) « Quand les Russes nous étonnent », Paris, du 2 au 9 mars, dans 4 cinémas et le Centre spirituel et culturel orthodoxe russe (Quandlesrusses.com).
(2) Liana Levi, 345 p., 21 € (en librairie le 5 mars).



Macha Méril

UN ROMAN RUSSE

Alors que paraît *Vania, Vassia et la fille de Vassia* chez Liana Levi, Macha Méril nous a emmenés au cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois sur les traces de son héroïne, Sonia. Conversation dans les allées avec une princesse, digne descendante des premiers maîtres de Novgorod et de la famille Gagarine. *Propos recueillis par Nathalie Six Photos Julio Piatti*

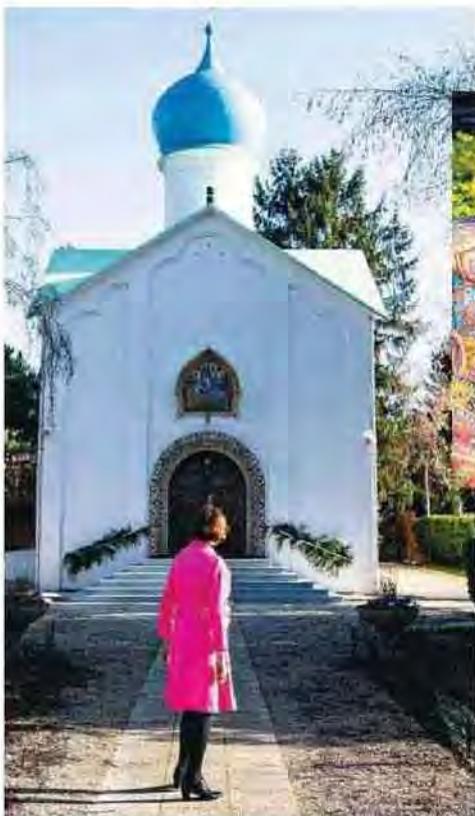
O n l'avait quittée il y a un an, à l'enterrement de Michel Legrand, le grand amour de sa vie. Elle avait annoncé dans la foulée la création d'une fondation en mémoire du compositeur et lançait un projet fou autour de leur château à Vimory, dans le montargois. Promesse tenue. La première édition de son festival aura lieu cette année à l'automne. Entre deux concerts et commémorations, la veuve du compositeur aux trois Oscars a trouvé le temps de mettre un point final à son roman commencé à l'hôpital en veillant le musicien. Publié par Liana Levi, *Vania, Vassia et la fille de Vassia*, retrace le destin d'une orpheline, Sonia, née au sein de la communauté cosaque de France dans les années 1930. Repérée pour ses dons musicaux, la jeune fille devient la protégée d'un aristocrate corrézien, puis de la veuve d'un général à Paris. Malgré une carrière politique amorcée auprès de Mendès-France, rien ne la détournera de sa quête pour retrouver son père. En entremêlant habilement souvenirs de sa propre enfance, récits de Russes blancs ayant fui la révolution bolchevique et grands épisodes politiques du XX^e siècle, celle qui jouait encore au théâtre l'année dernière une pièce de Stefan Zweig acquiert ses lettres de noblesse sur la scène littéraire.

Comment est né ce livre ?

MACHA MÉRIL : Depuis mon premier livre *La Stav*, paru en 1982, les éditeurs n'ont eu de cesse que j'écrive sur ma famille, mais cela m'agaçait. C'est comme si on ne faisait pas confiance à mes talents de romancière ! En outre, j'ai deux sœurs qui me crèveraient les yeux si je révélais des détails sur notre famille. Les Français sont fascinés par la noblesse russe en exil, ces aristocrates devenus parfois chauffeurs de taxi, maîtres d'hôtel...

Pour évoquer son nouveau roman, aucun lieu n'est plus à propos que le cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois. En 2007, le gouvernement de Vladimir Poutine a versé 700 000 euros pour l'entretien du lieu. Un an plus tard, 100 000 euros seront attribués au musée privé de Courbevoie dédié à la mémoire des officiers cosaques de l'armée tsariste.





« Être fille
d'immigrés
oblige à une
certaine
audace. Et
l'audace n'est
jamais loin
de la liberté. »

Qui étaient les Cosaques ?

Ce n'est pas une ethnie, ni un groupe défini géographiquement, encore moins une secte ou une idéologie. C'est un ordre militaire très strict, qui existe encore à Novotcherkassk. Ces soldats d'excellence, à l'instar des mousquetaires ou des samouraïs, étaient originaires de Sibérie, du Kouban, du sud de la Russie, des Balkans, du Don... Napoléon avait dit : « Donnez-moi deux régiments de Cosaques et je peux conquérir l'Europe et même le monde. » Ils fai-

Ces clichés masquent une tragédie. Les Russes eux-mêmes n'ont pas toujours envie que l'on sache la vérité. Ils restent pudiques sur les conditions dans lesquelles ils sont arrivés. L'idée de ce livre m'est apparue une nuit de décembre 2018. Je jouais au Théâtre Montparnasse à l'époque. Michel, lui, revenait d'un concert à la Philharmonie. Il était aux anges car il avait réussi à tout jouer ! Il savait que ce serait son dernier concert.

Votre héroïne, Sonia, est la fille d'un Cosaque, Vassia. Elle est pauvre, orpheline, mais possède un appétit de vivre inentamable et une intelligence qui forcent l'admiration de son entourage...

Je me retrouve parfois en elle. C'est une femme qui a traversé la seconde partie du XX^e siècle, en s'intéressant au monde et aux grands changements de son époque. J'ai vite compris que je pourrais, à travers elle, parler de tout ce que j'avais entendu et vu. La mémoire est un tamis, elle garde certaines choses et en oublie d'autres, mais on ne choisit pas forcément. Cela a été instinctif. Je voulais que mon héroïne démarre très bas dans l'échelle sociale.

Avez-vous eu une enfance difficile ? Étiez-vous isolées avec votre mère et vos sœurs ?

Même si j'étais fille d'émigrés, déclassée et déplacée, je n'avais pas le sentiment d'être miséreuse. Il nous restait quelques cuillères en argent avec le blason familial. Être fille d'immigrés oblige à une certaine audace. Et l'audace n'est jamais loin de la liberté.

saient partie de la garde impériale.

Pourquoi ont-ils choisi la France ?

Parce que ce pays était celui des droits de l'homme, un pays libertaire. Après la révolution de 1917, ils ont dû fuir avec leurs familles. Leur immigration ne ressemble à aucune autre, elle a été silencieuse. La France les a accueillis et ils ont voulu montrer une certaine forme de gratitude. Parmi eux, on trouvait des éleveurs de chevaux, comme dans mon roman, c'est le cas le plus classique ; il y en a même eu dans la troupe de Bartabas ! On en trouve dans de nombreux cirques. Il y avait aussi des ouvriers – comme à Boulogne-Billancourt chez Renault ou à l'usine de pneumatiques Hutchinson près de Montargis –, des agriculteurs, des porteurs de la gare du Nord. Ils acceptaient des tâches ingrates.

Contrairement à votre héroïne, vous descendez par votre père de l'un des fondateurs de l'empire...

Mon ancêtre Vladimir « le rouge » appartenait à la maison des Riourikides (fondée par Riourik le Viking), qui est la vraie dynastie, antérieure à celle de Pierre le Grand. Wantant fédérer les peuplades païennes et nomades appelées Rus', il a cherché une religion suffisamment forte pour les unir. Il a étudié l'islam, a découvert de l'autre côté du Dniestr les Khazars, les ancêtres des Ashkénazes, puis s'est rendu à Constantinople. Il a décidé de se convertir au rite



Page de gauche, Macha Méril se recueille devant la tombe du danseur et chorégraphe Rudolf Nouréev. Décorée par Ezio Frigerio, elle est revêtue de mosaïque, sous la forme d'un kilim recouvrant les malles de l'errance. Dans le cimetière, l'église de la Dormition-de-la-Mère-de-Dieu a été consacrée en 1939. La comédienne et romancière chez elle à Paris, dans une création de son styliste de prédilection, Courrèges.

byzantin en épousant une princesse, Anna Porphyrogénète. Ce qu'il faut retenir de l'histoire, c'est surtout qu'il est revenu à Kiev avec le théâtre, la musique, la peinture et les icônes ! Ce qui caractérise le plus les Russes à mes yeux, c'est ce besoin de représenter l'absolu que nous avons tous en nous.

Parlez-vous russe ?

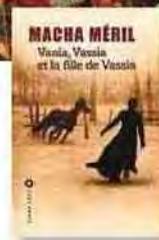
Non, malheureusement. Ma mère* a cessé de nous parler russe à la mort de mon père... et je n'avais que 4 ans ! Elle était polyglotte et appartenait à cette génération d'aristocrates russes qui maniaient quatre langues dès la petite enfance. Elle avait eu quatre gouvernantes : une Anglaise pour les bonnes manières, une Française pour les confitures et... le dépeçage des garçons !, une préceptrice allemande pour la partie scolaire et la Russe, la Niania, pour les câlins et les berceuses. À table, chaque jour, ils utilisaient une langue différente.

Michel Legrand est dissimulé dans votre livre qu'il attendait lui aussi avec impatience. Il savait que vous le portiez en vous ?

Michel attendait le meilleur de moi. On se stimulait l'un l'autre. Je le poussais à composer des concertos, des symphonies ; mais il était freiné par sa vie passée, ses musiques de film, le jazz... il n'osait pas, il avait une forme de timidité envers la musique classique.

A-t-il eu le temps de lire votre roman ?

Il a lu les cent premières pages alors qu'il était déjà hospitalisé. De son lit, il me regardait, il se penchait pour voir si j'écrivais. Cela me donnait une énergie incroyable, j'écrivais pour lui aussi, je voulais lui don-



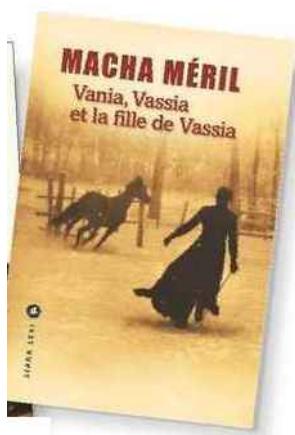
ner de la force et lui prouver que la vie était là. Il me disait : « Ce n'est pas très grave la mort. » C'est un passage, j'ai écrit le premier jet en trois mois ; bien sûr j'ai fait ensuite toutes les vérifications historiques nécessaires, mais j'étais poussée par l'urgence. ●

Vania, Vassia et la fille de Vassia, éditions Liana Levi, 340 p., 21 euros.

* **Blonds étaient les blés d'Ukraine**, de Marie Gagarine, Robert Laffont.



ENVIE DE LIRE



Vania, Vassia et la fille de Vassia

♥♥ Elle est la seule qui n'est pas nommée dans le titre : Sonia. Pourtant, c'est elle l'héroïne de cette fresque romanesque sur l'émigration des Cosaques en France. Sonia a 12 ans en 1940 quand son père, Vassia, disparaît, probablement engagé dans la Wehrmacht dans l'espoir fou de chasser Staline. Repérée pour ses dons en musique, la jeune orpheline est envoyée à Paris, en plein conflit, poursuivre ses études chez la veuve d'un général. Gravissant les échelons d'une carrière qui la hissera jusqu'au siège des Nations unies, Sonia n'aura de cesse de pister la trace de son père. L'âme slave, passionnée, excessive et dramatique de Macha Méril, princesse Gagarine par son père, plane sur cette attachante figure féminine. **N. S.**
Par Macha Méril, Liana Levi, 352 p., 21 €.



Macha Méril
*Vania, Vassia et la fille
de Vassia*

Liana Levi

Janvier 1939. Une communauté de Cosaques, en Corrèze, se compose des fils des cavaliers de la Garde impériale russe, arrivés dans les contrées françaises après la Révolution d'Octobre. Bientôt, la Seconde Guerre mondiale les accable de préoccupations patriotiques. Tous les moyens sont-ils bons pour sauver son pays du bolchévisme? C'est l'avis de Vassia qui quitte famille et amis pour mener sa propre guerre. Vania, lui, reste au camp pour prendre soin de la fille de Vassia qui poursuivra un destin politique primordial. Tous sont animés par la cause des Russes blancs de l'époque, entre résistance au régime stalinien et intégration en France. Par l'auteure de *Michel et moi*.

352 pages – parution le 05/03/2020

Prix public : 21,00 €

EAN : 9791034902361